LE COURRIER DE L'OUEST

VOL. I — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 15 FEVRIER 1906 — No. 19

A Travers le Monde

Algésiras.

Peut-être la fréquence de ce titre menace-t-elle quelques lecteurs d'ennui, cependant nous le répèterons encore souvent, heureux si avec la dernière fois nous ne devons pas le faire voisiner avec un nom plus terrible : La Guerre.

Dans les pays fortunés que les grandes guerres n'ont jamais ensanglantés, où on emploie toutes les forces, sans exception, au commerce, à l'agriculture, à l'industrie, ce mot n'apporte avec lui qu'un peu d'étonnement, une vague inquiétude, mais tout autre est l'impression qu'il produit en Europe.

Nul pays plus qu'elle n'a eu tant à souffrir de ses horreurs, nul pays n'a vu de plus grandes hétacombes, nul pays n'est plus riche en tristes souvenirs. Et cependant comme si l'étude de l'histoire et la vue du sang exaltaient le désir de carnage, l'Europe, aujourd'hui, n'est plus qu'un vaste camp retranché, où de tout côté raisonnent les caissons tandis que se fourbissent les baïonnettes et que s'aiguisent les sabres.

Une fois de plus, les régiments sont prêts à se heurter ; résignés, les soldats s'apprêtent à mourir tandis que, pâles et angoissées, les mères, les épouses, les fiancées attendent chaque jour la sinistre nouvelle.

Puisse-t-elle n'arriver jamais.

Cependant tout fait prévoir sa venue ; la conférence d'Algésiras prend une tournure tout à fait inattendue pour ceux qui espéraient que la paix en sortirait.

L'espoir d'un échange de vues amical entre les délégués français et allemands s'est évanoui ; leur méfiance a l'égard les uns des autres est des plus prononcée. La lenteur de la procédure suivie à la conférence cause une certaine inquiétude aux gouvernements intéressés. La réserve systématique montrée par les Allemands commence à enlever tout prestige à la conférence et on commence à douter que l'on y arrive à un résultat quelconque. Les Allemands semblent désirer que le résultat soit aussi maigre que possible.

Il se peut que les négotiations continuent, mais il y a peu d'espoir que l'on arrive à dissiper l'incertitude de la situation actuelle. On espérait que cette conférence amènerait une réconciliation ou tout au moins le rétablissement d'un "modus vivendi" entre la France et l'Allemagne, ce qui aurait mis fin à la campagne entreprise par cette dernière contre l'entente franco-anglaise. Mais il semble pour le moment que l'on doit renoncer à cet espoir. A vrai dire, cela ne nous étonne pas car, dès le début, nous avions prédit ce que serait la conférence.

Mais une lettre d'Allemagne nous ouvre de nouveaux horizons et cette fois encore nous croyons bien ne pas nous tromper en disant que l'Allemagne cherche à gagner du temps, qu'elle veut encore trois ou quatre mois avant de se lancer dans la guerre parcequ'elle n'est pas prête. L'Etat-major nous dit : On ne désirerait pas les hostilités immédiates avec la France parceque le fusil allemand n'est pas encore prêt et que toute l'artillerie n'est pas encore pourvue de pièces possédant un système de recul perfectionné. Guillaume II a donc parlé trop vite.

Vraiment les gens de l'Etat-major doivent bien pester contre leur impérial maitre qui met le feu à la mèche avant que la bombe ne soit chargée.

La Séparation et les Français.

Partout en France la mise en vigueur de la clause de la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat relative à l'inventaire des biens d'Eglise, a soulevé une tempête de protestations. Dans un grand nombre de paroisses des provinces, les catholiques se sont assemblés dans les églises et ont fait une telle résistance que les agents du gouvernement ont été incapables d'entrer dans les édifices.

A Paris, des scènes violentes ont eu lieu dans plusieurs églises, notamment dans celles de Saint-Roch et Sainte-Clotilde. L'inventaire des biens de l'église Saint-Roch n'a pas encore été fait à cause de l'opposition des fidèles, mais les défenseurs de l'église Sainte-Clotilde succombèrent devant l'assaut de la force armée, qui a agi sur l'ordre du gouvernement, décidé d'employer tous les moyens à sa disposition pour obliger à l'obéissance à la loi.

A la chambre des députés, M. Rouvier, président du Conseil des ministres, a été interpellé par un député socialiste, comme il répondait sa voix fut couverte par le vacarme. Le gouvernement posa alors la question de confiance et obtint une majorité de 384 voix contre 155, après qu'il eut donné l'assurance qu'il avait le désir d'user de tact et de modération dans l'exécution de la loi tout en étant fermement décidé à accomplir son devoir à quelque prix que ce soit.

En attendant, l'opposition des catholiques à la prise des inventaires devient plus formidable.

Pendant que le ministère était interpellé, des scènes de violence extraordinaires s'accomplissaient à l'église Sainte-Clotilde. Dès le matin, l'église s'était remplie de fidèles, parmi lesquels on remarquait un grand nombre de nobles, des sénateurs et des députés. Avant que le commissaire du gouvernement parût, un fonctionnaire de la police qui tentait d'induire le clergé à ne pas s'opposer à la prise d'inventaire, reçut de mauvais traitements, tandis qu'à l'extérieur les agents de police et les gardes municipaux à cheval étaient obligés d'adopter les mesures les plus sévères pour maintenir la foule.

Plusieurs charges ont eut lieu, mais après l'arrestation de deux prêtres la foule devint si violente que les agents de police tirèrent leurs sabres sans cependant s'en servir.

Le préfet de police, en personne, dirigeait le service d'ordre, voyant que malgré tous ses efforts une redoutable collision, à main armée, allait se produire, il fit amener deux pompes à incendie qui se mirent en batterie et arrosèrent la foule.

Sous la douche la foule resta stoïque et les femmes se montraient les plus ardentes dans la résistance, elles se protégeaient avec leurs parapluies ouverts et chantaient des hymnes.

Monsieur Lépine donna l'ordre aux agents d'entrer dans l'église. Sous une pluie de débris de chaise les gardes municipaux arrachèrent les balustrades en face de l'entrée, tandis que la foule les frappait par derrière. Puis les pompiers se ruèrent sur les portes qui cédèrent enfin.

A l'intérieur de l'église les fidèles avaient érigé des barricades qui durent être prises d'assaut en refoulant hommes et femmes.

L'église fut bientôt évacuée, sauf le chœur où quelques prêtres et fidèles se tenaient dans une attitude de défi, en brandissant des bâtons.

On procéda alors à l'inventaire.

Des deux côtés, au cours de la bagarre, il y eut de nombreux blessés. Cent cinquante catholiques militants furent arrêtés et conduits au dépôt.

Toutes les fenêtres de l'église ont été cassées et toutes les chaises brisées.

Par ordre du préfet de la Seine le clergé devra remettre les clefs des églises. Il est prévenu en outre qu'en cas de refus, les commissaires ont instruction d'appeler la force armée pour les assister.

Nous pouvons dire que les hostilités sont ouvertes entre les Français et leur gouvernement.

Le Journalisme en Chine.

Au Canada il y a quelques centaines de journaux tant anglais que français. Ces journaux contribuent dans la mesure du possible à répandre partout l'instruction en même temps qu'ils apportent les nouvelles du monde entier.

Mais, ces journaux sont d'opinions différentes, et, quelquefois, au temps des elections surtout, ils se contredisent, s'injurient à la grande satisfaction des lecteurs amusés.

Voilà pourtant une distraction qui manquent aux Chinois, car jamais leurs journaux se chicanent.

Vous cherchez sans doute la raison de cette harmonie ; eh bien ! elle est des plus simples.

La Chine, qui est le pays le plus étrange du monde, se distingue encore des autres nations par une particularité unique : elle ne possède qu'un seul journal,organe rigoureusement officiel, qui se confectionne dans l'enceinte même du palais impérial et rayonne de là sur toutes les provinces. Jamais aucun lettré, et on sait combien la Chine en possède ! n'a eu l'idée de transmettre ses pensées quotidiennes à ses concitoyens. Cela ne cadre pas avec la tournure de l'esprit public et ne répond à aucun besoin. Le Chinois qui aime à bavarder, se contente de la conversation dans les maisons de thé, où les commérages s'en donnent à cœur-joie, allant des commentaires critiques sur les faits du jour jusqu'aux grivoiseries les plus dévergondées..

On est pourtant friand de nouvelles dans le pays du Soleil Levant, mais comme on y est persuadé que la nouvelle digne d'être répandue ne peut venir que de haut lieu, on sait se cantonner dans ce qui coule de la bouche impériale ou de ceux chargés de l'interprêter.

Il n'y a donc qu'une seule feuille en circulation. Elle s'appelle les King-Pao, s'imprime en dix ou douze feuilles qui se décomposent en trois parties : le Kung-Menchao ou copie de la poste du palais donnant la liste des officiers et fonctionnaires de service à la cour, les présentations, les congés, les visites des empereurs et des impératrices au temple ; les Shang-Yu ou décrets empériaux ; les Tsou-Pao, ou rapports des officiers de l'empire.

Disons entre parenthèses que cette publication remonte à l'an 618 de notre ère c'est-à-dire qu'elle a 1288 années d'existence.

Les *Ti-Pio* à côté de leur courante fonction de renseignements sur les mouvements gouvernementaux donnent des notes qui pour nous doivent être une source de douce gaieté.

Ainsi on trouve dans un numéro de 1823 une communication de l'empereur Rio-Kin lequel écrit que ses larmes inondent le papier, " lorsqu'il songe qu'il est la cause des malheurs de son peuple. "

Son successeur, Cao-Konang, fait imprimer en 1821 un avertissement à son peuple, disant " qu'il envoie solennellement un manifeste aux dieux du ciel, afin qu'ils mettent un terme à la sècheresse causée par son ignorance incomparable et par sa folie grande comme la mer Orientale. "

(Suite à la 5ième page)

21

Feuilleton du " Courrier de l'Ouest "

LE BOSSU

—OU—

LE PETIT PARISIEN

(Suite)

—Madame, lui dit-il ensuite d'un ton léger, c'est donc la guerre déclarée entre nous ?

—Je n'ai garde d'attaquer, monsieur, répondit Aurore de Caylus ; je me défends.

—En tête à tête, reprit Gonzague, qui avait peine à cacher sous sa froideur polie la rage qu'il avait dans le cœur, nous ne discuterons point, s'il vous plait : je tiens à vous épargner cette inutile fatigue. Mais vous avez donc de mystérieux protecteurs, madame ?

—J'ai la bonté du ciel, monsieur, qui est l'appui des mères.

Gonzague eut un sourire.

—Giraud, dit la princesse à sa suivante Madeleine, faites qu'on prépare ma litière.

—Y a-t-il donc office du soir à la paroisse Saint-Magloire ? demanda Gonzague étonné,

—Je ne sais, monsieur, répondit la princesse avec calme ; ce n'est pas à la paroisse Saint-Magloire que je me rends. Félicité vous atteindrez mes écrins.

—Vos diamants, madame ! fit le prince avec raillerie ; la cour qui vous regrette depuis si longtemps, va-t-elle jouir enfin du bonheur de vous revoir ?

—Je vais ce soir au bal du régent, dit-elle.

Pour le coup, Gonzague demeura stupéfait.

—Vous, balbutia-t-il : vous !

Elle se redressa si belle et si hautaine, que Gonzague baissa les yeux malgré lui.

—Moi ! répondit-elle.

Et en prenant le pas sur ses femmes pour sortir :

—Mon deuil est fini d'aujourd'hui, monsieur le prince. Faites ce que vous voudrez contre moi, je n'ai plus peur de vous.

XI

OU LE BOSSU SE FAIT INVITER AU BAL DE LA COUR.

Gonzague demeura un instant immobile à regarder sa femme qui traversait la galerie pour rentrer dans son appartement.

—C'est une résurrection, pensa-t-il ; j'ai pourtant bien joué cette grande partie. Pourquoi l'ai-je perdue ? Evidemment elle avait un dessous de cartes. Gonzague, vous n'avez pas tout vu, il y a quelque chose qui vous échappe...

Il se prit à parcourir la chambre à grands pas.

—En tout cas, poursuivit-il, nous n'avons pas une minute à perdre. Que veut-elle faire au bal du Palais-Royal ? Parler à monsieur le régent ? Evidemment, elle sait où est sa fille... Et moi aussi je le sais, interrompit-il en ouvrant ses tablettes ; en ceci du moins le hasard m'a servi.

Il frappa sur un timbre et dit au domestique qui accourut.

—M. de Peyrolles, qu'on m'envoie sur le champ M. de Peyrolles.

Le domestique sortit. Gonzague reprit sa promenade solitaire, et revenant à sa première pensée, il dit :

—Elle a un auxiliaire nouveau. Quelqu'un est caché derrière la toile.

—Prince, s'écria Peyrolles en entrant je puis enfin vous parler. Mauvaises nouvelles, en s'en allant, le cardinal de Bissy disait aux commissaires royaux : "Il y a là-dessous quelque mystère d'iniquité..."

—Laisse dire le cardinal, fit Gonzague.

—Dona Cruz est en pleine de révolte. On lui a fait jouer, dit-elle, un rôle indigne. Elle veut quitter Paris.

—Laisse faire dona Cruz, et tâche de m'écouter.

—Pas avant de vous avoir appris ce qui se passe. Lagardère est à Paris.

—Bah ! je m'en doutais ; depuis quand ?

—Depuis hier pour le moins.

—La princesse a dû le voir, pensa Gonzague.

Puis il ajouta :

—Comment sais-tu cela ?

Peyrolles baissa la voix et répondit :

—Saldagne et Faënza sont morts.

Manifestement, M. de Gonzague ne s'attendait point à cela. Les muscles de sa face tressaillirent, et il eut comme un éblouissement. Ce fut l'affaire d'une seconde. Quand Peyrolles releva les yeux sur lui, il était remis déjà.

—Deux d'un coup ! fit-il ; c'est le diable que cet homme-là

Peyrolles tremblait.

—Et où a-t-on retrouvé leurs cadavres ? demanda Gonzague.

—Dans la ruelle qui longe le jardin de votre petite maison.

—Ensemble ?

—Saldagne contre la porte. Faënza à quinze pas de là. Saldagne est mort d'un coup de pointe...

—Là, n'est-ce pas ? fit Gonzague en plaçant son doigt entre ses deux sourcils.

Peyrolles fit le même geste et répéta:

—Là ! Faënza est tombé à la même place et du même coup.

—Et pas d'autre blessure ?

—Pas d'autre. La botte de Nevers est toujours mortelle.

Gonzague disposa les dentelles de son jabot devant une glace.

—C'est bien, dit-il, M. le chevalier de Lagardère se fait inscrire deux fois à ma porte. Je suis content qu'il soit à Paris, nous allons le faire pendre.

—La corde qui étranglera celui-là... commença Peyrolles.

—N'est pas encore filée, n'est-ce pas ? Je crois que si. Tudieu ! pense-donc, ami Peyrolles, il est grand temps. De tous ceux qui se promenèrent au clair de lune dans les fossés de Caylus nous ne sommes plus que quatre.

—Oui, fit le factotum en frissonnant, il est grand temps.

—Deux bouchées, reprit Gonzague en rebouclant son ceinturon : nous deux d'un coup ; de l'autre, ces deux pauvres diables...

—Cocardasse et Passepoil, interrompit Peyrolles. Ils ont peur de Lagardère.

—Ils sont donc comme toi. C'est égal, nous n'avons pas le choix. Va me les chercher, va !

M. de Peyrolles se dirigea vers l'office.

Gonzague pensait ;

—Je disais bien qu'il fallait agir, tout de suite. Voici une nuit qui verra d'étranges choses,

—Et vite, dit Peyrolles en arrivant à l'office, monseigneur a besoin de vous.

Cocardasse et Passepoil avait diné depuis midi jusqu'à la brume. C'étaient deux héroïques estomacs. Cocardasse était rouge comme le restant du vin oublié dans son verre ; Passepoil avait le teint tout blême. La bouteille produit ce double résultat, suivant le tempérament des preneurs. Mais, au point de vue des oreilles, le vin n'a pas deux manières d'agir : Cocardasse et Passepoil n'étaient pas plus endurants l'un que l'autre après boire.

D'ailleurs, le temps d'être humbles était passé. On les avait habillés de neuf de la tête aux pieds : ils avaient de superbes bottes de rencontre, et des feutres qui n'avaient été retapés chacun que trois fois. Les chausses et les pourpoints étaient dignes de ces brillants accessoires.

—Eh donc ! mon bon, fit Cocardasse je crois que cette maraudaille, c'est à nous qu'elle s'adresse.

—Si je pensais que ce faquin... riposta le tendre amable en saisissant une cruche à deux mains.

—Sois calme, ma caillou, reprit le Gascon, je te le donne, mais bagasse ! ne casse pas la faïence.

Il avait pris M. de Peyrolles par une oreille, et l'avait envoyé pirouttant à Passepoil. Passepoil le saisit per l'autre oreile et le renvoya à son ancien patron. M. de Peyrolles fit ainsi deux ou trois fois le voyage, puis Cocardasse junior lui dit, avec cette gravité des casseurs d'assiettes :

—Mon tout doux, vous avez oublié un instant que vous aviez affaire à des gentilshommes ; tâchez dorénavant de vous en souvenir.

—Voilà ! appuya le Normand, selon son ancienne habitude.

Puis tous deux se levèrent, tandis que M. de Peyrolles réparait de son mieux les désordres de sa toilette.

—Les deux coquins sont ivres, grommela-t-il.

—Eh donc ! fit Cocardasse, je crois que le pécaïré il a parlé ?

—J'en ai comme une vague idée, reprit Passepoil.

Ils s'avancèrent tous deux, l'un à droite, l'autre à gauche, pour appréhender de nouveau le factotum aux oreilles : mais celui-ci prit la fuite prudemment, et rejoignit Gonzague sans se vanter de sa mésaventure. Gonzague lui ordonna de ne point parler à ses braves amis de la fin malheureuse de Saldagne et de Faënza. Cela était superflu, M. de Peyrolles n'avait aucune envie de lier conversation avec Cocardasse et Passepoil.

On les vit arriver l'instant d'après, annoncés par un terrible bruit de ferraille ; ils avaient le feutre à la diable, les chausses débraillées, du vin tout le long de la chemise ; bref, une belle et bonne tenue de coupe-jarrets. Ils entrèrent en se pavanant, le manteau retroussé par l'épée : Cocardasse toujours superbe, Passepoil toujours gauche et irréprochable de laideur.

—Salue, mon bon, dit le Gascon, naturalisé Provençal, et remercie monseigneur.

—Assez, dit Gonzague en les regardant de travers.

Ils restèrent aussitôt immobiles. Avec ces vaillants, l'homme qui paie peut tout se permettre.

—Etes-vous fermes sur vos jambes ? demanda Gonzague.

—J'ai bu seulement un verre de vin à la santé de monseigneur, répondit effrontément Cocardasse. Capédédiou! pour la sobriété je ne connais pas mon pareil.

—Il dit vrai, monseigneur, prononça timidement Passepoil, car je le surpasse, je n'ai bu que de l'eau rougie.

—Mon bon, fit Cocardasse en le regardant sévèrement, tu as bu comme moi, ni plus, ni moins, As pas pur, je t'engage à ne pas fausser la vérité devant moi, le mensonge il me rend malade.

—Vos rapières sont-elles toujours bonnes ? demanda encore Gonzague.

—Meilleures, répliqua le Gascon.

—Et bien au service de monseigneur ajouta le Normand, qui fit la révérence.

—C'est bien, dit Gonzague.

Et il tourna le dos, tandis que nos deux amis le saluaient par derrière.

—C'ta couquinasse, murmura Cocardasse, il sait parler aux hommes d'épée.

Gonzague avait fait signe à Peyrolles d'approcher. Tous deux étaient remontés jusqu'au fond de la salle, près de la porte de sortie. Gonzague venait de déchirer la page de ses tablettes où il avait inscrit les renseignements donnés par dona Cruz. Au moment où il remettait ce papier au factotum, le visage hétéroclite du bossu se montra derrière les battants de la porte entrebaillée. Personne ne le voyait, et il le savait bien, car ses yeux brillaient d'une intelligence extraordinaire, toute sa physionomie avait changé d'aspect. A la vue de Gonzague et de son âme damnée causant à deux pas de lui, le bossu se jeta vivement en arrière, puis il mit son oreille à l'ouverture de la porte.

Voici ce que d'abord il entendit : Peyrolles épelait péniblement les mots tracés au crayon par son maitre.

—Rue du Chantre, disait-il, une jeune fille nommée Aurore...

Vous eussiez été offrayé de l'expression que prit le visage du bossu.

Un feu sombre s'alluma dans ses yeux.

—Il sait cela ! pensa-t-il. Comment sait-il cela ?

—Vous comprenez ? dit Gonzague.

—Oui, je comprends, répondit Peyrolles ; c'est de la chance !

—Les gens de ma sorte ont leur étoile, reprit M. de Gonzague.

—Où mettra-t-on la jeune fille ?

Coin Féminin

CHRONIQUE

L'Idéal Féminin

L'astre-roi, Madame, vient de disparaître dans une apothéose ; à peine, son sillage se devine-t-il à quelques fugitives taches éclatantes, qui se traînent sur la surface blanche de la Saskatchewan.

Dans l'air merveilleusement limpide, flotte une lumière diffuse, qui s'attache aux objets et les présente au regard dans un éclat adouci.

C'est l'heure bénie des Angelus, l'heure pleine de mystérieuses poésies, l'heure où l'on songe au passé, à ceux qui ne sont plus ; c'est l'heure où l'âme se gonfle de généreuses pensées, où l'on rêve de dévouement, où les cœurs sans amour sentent s'accroître leur soif d'aimer ; c'est l'heure des songeries, l'heure exquise, aimée entre toutes... Baissons, Madame, le " mystère " de soie pâle qu'enjolive cette dentelle, aux réseaux délicats, œuvre de vos doigts endiamantés, que je devine fins et blancs dans le clair obscur du petit salon et vivons " l'heure " ensemble...

Nous ferons une petite incursion dans le domaine secret de notre âme, nous nous efforcerons de débrouiller un des problèmes de cette psychologie féminine, que les experts en la matière déclarent si compliquée.

Vous souriez, Madame, la promenade vous tente.

Je voudrais pénétrer avec vous, dans le coin obscur et confus où s'élaborent vos plans de conduite et vos résolutions.

Un examen superficiel, nous amène à déclarer que tous vos efforts tendent naturellement vers la perfection et que tous vos projets sont légitimes, louables et nobles.

Ne nous en tenons pas, je vous en prie, à cette conclusion prématurée ; étudions au contraire, avec plus d'attention, ces rouages minutieux pour déterminer exactement le sens de leur mouvement d'ensemble.

Et voici, la conclusion, très particulière, à laquelle nous aboutissons : il existe pour vous, Madame, pour chacune de nous, un type de grâce, d'élégance ou de charme, qui représente, à nos yeux, l'idéal féminin ; il a des qualités, sans doute, mais il a aussi des défauts, de très jolis défauts, je vous l'accorde. Il est pour nous, le modèle accompli, celui qui nous séduit entre tous.

Ce type, nous l'avons rencontré dans la vie, ou nous l'avons trouvé dans un roman, ou encore notre imagination l'a créé de toutes pièces. Il diffère suivant notre milieu, nos goûts, notre éducation. Vous admirez, pardessus tout, Madame, la femme intelligente, au cerveau puissant, sachant s'entretenir dans le commerce des meilleurs auteurs, s'intéresser aux questions abstraites ; d'autres préfèrent une femme mélancolique, sentimentale, vibrant à la moindre émotion, peu importe ; une fois le type choisi, nous le plaçons devant nos yeux, comme le peintre place son modèle, pour le reproduire le plus fidèlement possible...

---Ne m'interrompez pas, Madame.

Si nous n'avions d'autre souci, en adoptant cet idéal, que de réunir en lui des qualités et des vertus, nous pourrions objecter en effet, que nous ne tendons qu'au bien ; mais n'est-ce pas moins l'idéal moral que nous poursuivons, que l'idéal de grâce et de séduction ? En vérité, Madame, c'est une sorte de coquetterie savante et raffinée.

Et encore, si le choix de ce type n'était pas imprudent et maladroit. Mais, nous nous inquiétons peu de savoir si notre mentalité, nos facultés nous permettrons de le réaliser ; comme des enfants rageuses, nous nous entêtons et nous voulons nous faire semblable à lui, malgré tout et de là viennent ces contradictions étranges, ces discordances qui choquent ou couvrent de ridicule. La vie n'a plus, hélas, de secret pour vous et parceque "l'oie blanche," de Marcel Prévost, ce visecteur de l'âme féminine. vous a plu, vous voulez jouer les rôles des Françoises candides et votre sensibilité, vite malade s'exarcerbe, souffre, s'indigne au moindre heurt.

J'ai une amie, qui serait la plus délicieuse des jeunes filles, si elle n'avait donné dans ce travers. Gaie et rieuse. d'une nature plutôt simple, elle voulut se créer une âme complexe et pour cela emprunta quelques traits aux héroïnes de ses lectures. Réné Bazin, Pierre l'Ermite et jusqu'au P. Montlaur, furent mis à contribution !

Après cent folies, où l'innocente enfant, qui était d'excellente famille, faillit engager sa réputation, elle n'eut plus qu'un vœu : mourir poitrinaire, mourir avec des roses blanches dans les mains, des roses blanches dans les cheveux pour que son fiancé conserve d'elle le souvenir parfumé de sa jeunesse, de sa beauté...

Ne croyez pas, que l'exemple de mon amie soit rare : combien voit-on de jeunes filles mélancoliques, jouer à l'enfant expiègles et turbulentes : de femmes droites et honnêtes, professer des idées paradoxales ou des sophismes dangereux, pour être traitées d'esprits forts.

En agissant ainsi, nous contrarions, nous annihilons nos dons naturels, au lieu de les cultiver, de les affiner, de les conserver dans ce qu'ils ont de louable.

Le plus habile n'est-ce pas d'adopter un type dont nos qualités, nos dispositions nous rapprochent le plus.

Choississons-le, Madame, dans notre propre genre, afin de le pouvoir réaliser plus sûrement ; choisissons-le, aussi, sans ces défauts, que l'on trouve de bon ton, originaux, intéressants, que l'on se pardonne à soi-même, dont on se targue hautement. Faire le mal---si léger soit-il---volontairement, même lorsqu'il est joli, est immoral et imprudent : à quel degré de la pente, notre volonté nous arrêtera-t-elle ?

Que notre idéal soit de nous améliorer, nous transformer, nous rendre plus gracieuses, plus séduisantes sans perdre notre simplicité.

En un mot, soyons nous-mêmes, simplement, joliment : l'effort à fournir sera moindre et le résultat plus assuré...

...Dans la pénombre envahissante, je n'aperçois plus que l'éclat de vos bagues, Madame, le contour imprécis d'une statuette de bronze...

Levons le " mystère " de soie pâle. Plus une tache, plus un reflet. La masse des arbres, fait une ceinture, plus sombre, à la Saskatchewan terne et glacée.

MAGALI.

SONNET

LE HUCHIER DE NAZARETH

Le bon maître huchier pour finir un dressoir,
Courbé sur l'établi depuis l'aurore, ahane,
Maniant tour à tour le rabot, la bédane
Et la râpe grinçante ou le dur polissoir.

Aussi, non sans plaisir, a-t-il vu, vers le soir,
S'allonger jusqu'au seuil, l'ombre du grand platane
Où Madame la Vierge et sa mère Sainte Anne
Et Monseigneur Jésus près de lui vont s'asseoir.

L'air est brûlant et pas une feuille ne bouge ;
Et Saint Joseph, très las, a laissé choir la gouge
En s'essuyant le front au coin du tablier.

Mais, l'Apprenti divin, qu'une gloire enveloppe,
Fait toujours, dans le fond obscur de l'atelier,
Voler des copeaux d'or au fil de sa varlope.

José Maria de Hérédia.

NOTES LITTERAIRES

José Maria de Hérédia

José Maria de Hérédia, le somptueux auteur des " Trophées," que l'implacable mort vient de ravir aux Lettres françaises, était né à Santiago de Cuba, le 22 novembre 1842. Venu en France. dès sa prime jeunesse, il fit ses études à Senlis, entra à l'école des Chartes, puis définitivement se fixa à Paris. où ses premiers essais poétiques lui valurent l'amitié de Leconte de Lisle.

Il vivait dans les siècles révolus, évoquant à son gré, la Sicile, Rome, les barbares, le moyen-âge, la Renaissance.

" Le Huchier de Nazareth," le délicat sonnet que nous publions, prouve que sa muse, parfois païenne, se plaisait, aussi, à nous dire les douceurs de la vie familiale de " Madame la Vierge " et de " Monseigneur Jésus."

Son bagage littéraire, composé uniquement d'un livre de sonnet, lui ouvrit toutes grandes les portes de l'Académie.

Il écrivait peu, mais ne publiait rien qui ne fut ciselé, limé, poli, travaillé à la perfection ; un sonnet lui coûtait, parfois, un labeur d'une année entière. Il le commençait par le dernier vers. qui devait condenser. synthétiser en une formule éclatante les treize autres.

L'une de ses trois filles, Madame H. de Régnier, femme d'un écrivain de talent, sous le pseudonyme de Gérard d'Houville, a pris dans le roman contemporain une brillante place et fait partie de cette phalange féminine talentieuse, qui a donné des œuvres remarquables qui resteront pour la justification intellectuelle de la femme.

M.

RECETTES

Paté-terrine de lièvre

Dépouiilez, videz un lièvre. Otez toute la chair d'autour des os. Ayez le même poids de chair de porc frais débarrassée de ses os et de ses peaux.

Hachez ensemble, très fin. Assaisonnez de sel et poivre---un peu d'oignon haché très fin si vous l'aimez.

Mettez au fond d'une casserolle ou d'une terrine, une tranche très mince de gras de porc, un peu de sel et de poivre. Mettez votre hachis et pressez bien. Couvrez le dessus d'une barde de lard mince. Saupoudrez encore, de sel et poivre et versez sur votre pâté un demi-verre d'eau et deux cuillérées de brandy. Couvrez très hermétiquement et faites cuire à four doux deux heures et demie.

Pour que ce pâté soit plus savoureux. mettez dans une casserole les os du lapin et du porc, couvrez d'eau et faites bouillir pendant deux ou trois heures avec un oignon et une carotte.

Faites réduire à grand feu, casserole découverte et passez. Lorsque le pâté est cuit, vous versez ce jus dessus. Faites mijoter cinq minutes et laissez refroidir.

N'entamez le pâté que complètement froid. Il faut environ douze heures pour qu'il refroidisse dans la terrine.

Petites Galettes pour le Thé.

Prenez quatre œufs (jaunes et blancs) un quart de livre de beurre autant de sucre.

Faites fondre le beurre à feu doux : aussitôt fondu, otez du feu : ajoutez-y le sucre, puis les œufs et de la farine. la quantité nécessaire pour que la pâte soit bien ferme. Battez cette pâte avec la main pendant un quart d'heure, roulez-la sur la table, coupez par morceaux d'égale longueur, aplatissez en forme de petites galettes, rangez-les sur une tôle très légèrement beurrée et enfournez à four très chaud.

Cinq minutes suffisent pour la cuisson de ces petites galettes. Il faut les retirer aussitôt qu'elles prennent une belle couleur dorée.

Ces gâteaux peuvent se conserver très longtemps dans une boite ou corbeille non fermée que l'on a seulement soin de serrer dans un endroit sec.

MON ALBUM

La piété adoucit, ce que le courage supporte.

Répéter une calomnie, c'est repasser une pièce fausse.

Il n'y a de bonnes recettes, pour trouver le bonheur, que de prendre le temps comme il vient, les gens comme ils sont, et d'être bien avec sa conscience.

M.

—Au pavillon de dona Cruz.

Le bossu se toucha sur le front.

—La gitana ! murmura-t-il ; mais elle-même, comment a-t-elle pu savoir ?

—Il faudra tout simplement l'enlever ? disait en ce moment Peyrolles.

—Pas d'éclat, repartit Gonzague ; nous ne sommes pas en position de nous faire des affaires. De la ruse, de l'adresse ! c'est ton fort, ami Peyrolles. Je ne m'adresserais pas à toi s'il y avait des coups à donner ou à recevoir. Notre homme doit habiter cette maison, j'en ferais la gageure.

—Lagardère ! murmura le factotum avec un visible effroi.

—Tu ne l'affronteras pas, ce matamore. La première chose, c'est de savoir s'il est absent, et je parierais bien qu'il est absent à cette heure.

—Il aimait boire autrefois.

—S'il est absent, voici un plan tout simple : tu vas prendre cette carte...

Gonzague mit dans la main de son factotum une des deux cartes d'invitation au bal du régent, réservées pour Saldagne et Faënza.

—Tu te procureras, poursuivit-il, une toilette de bal fraîche et galante, pareille à celle que j'ai commandée pour dona Cruz. Tu auras une litière toute prête dans la rue du Chantre, et tu te présenteras chez la jeune fille au nom de Lagardère lui-même.

—C'est jouer sa vie à pair ou non, dit M. de Peyrolles.

—Allons donc ! rien que la vue de la robe et des bijoux la rendra folle ; tu n'auras qu'un mot à dire : " Lagardère vous envoie ceci et vous attend."

—Mauvais expédient ! dit une voix aigrelette entre deux, la jeune fille ne bougera pas.

Peyrolles sauta de côté, Gonzague mit la main à son épée.

—As pas pur ! fit de loin Cocardasse ; vois donc, frère Passepoil, vois donc ce petit homme !

—Ah ! répondit Passepoil, si la nature m'avait disgracié ainsi, et qu'il fallût renoncer à l'espoir de plaire aux belles, j'attenterais à mes propres jours.

Peyrolles se prit à rire, comme tous les poltrons qui ont eu grand peur.

—Esope II, dit Jonas ! s'écria-t-il.

—Encore cette créature ! fit Gonzague avec humeur. En louant la niche de mon chien, crois-tu avoir acheté le droit de parcourir mon hôtel ? Que viens-tu faire ici ?

—Et vous demanda effrontément le bossu, qu'allez-vous faire là-bas ?

C'était là un adversaire selon le cœur de Peyrolles.

—Mons. Esope ! dit-il en se campant, nous allons vous apprendre, séance tenante, le danger que l'on court en se mêlant des affaires d'autrui !

Gonzague regardait déjà du côté des deux braves. Tant pis pour Esope II, dit Jonas, s'il s'était avisé d'écouter aux portes ! Mais, à ce moment, l'attention de Gonzague fut détournée par la conduite bizarre et vraiment audacieuse du petit homme, qui prit sans façon des mains de Peyrolles la carte d'invitation qu'on venait de lui remettre.

—Que fais-tu, drôle ! s'écria Gonzague.

Le bossu tirait paisiblement sa plume de son écritoire.

—Il est fou ! dit Peyrolles.

—Pas tant ! pas tant ! fit Esope II, qui mit un genou en terre et s'installa le plus commodément qu'il put pour écrire.

—Lisez ! fit-il d'un accent de triomphe en se relevant.

Il tendit le papier à Gonzague.

Celui-ci lut :

" Chère enfant, ces parures viennent de moi ; j'ai voulu vous faire une surprise. Faites-vous belle : une litière et deux laquais viendront de ma part pour vous conduire au bal, où je vous attendrai.

" HENRI DE LAGARDÈRE."

Cocardasse junior et frère Passepoil, placés trop loin pour entendre, suivaient de l'œil cette scène et n'y comprenaient rien.

—Sandiéou ! dit le Gascon, monseigneur a la berlue !

—Mais ce petit bossu, repartit le Normand, regarde donc sa figure ! Cette fois comme la première, je soutiens que j'ai vu ces yeux-là quelque part.

Cocardasse haussa les épaules et dit :

—Je ne m'occupe que des hommes au-dessus de cinq pieds quatre pouces.

—Je n'ai que cinq pieds tout juste, fit observer Passepoil avec reproche.

Cocardasse junior lui tendit la main, et prononça ces bienveillantes paroles.

—Une fois pour toute, ma caillou, souviens-toi que tu es en dehors. L'amitié, capédédiou ! est un prisme de cristal à travers lequel je te vois, tout blanc, tout rose et plus dodu que Cupidon, fils unique de Vénus sortant du sein de l'onde.

Passepoil reconnaissant serra la main qu'on lui tendait.

C'était bien vrai, Gonzague avait l'air d'un homme frappé de stupéfaction. Il regardait Esope II dit Jonas avec une sorte d'effroi.

—Que veut dire cela ? murmura-t-il.

—Cela veut dire, repliqua le bossu bonnement, qu'avec ce mot d'écrit la jeune fille aura confiance.

—Tu as donc deviné notre dessein ?

—J'ai compris que vous vouliez avoir la jeune fille.

—Et sais-tu ce qu'on risque à surpendre certains secrets ?

—On risque de gagner gros, répondit le bossu qui se frotta les mains.

Gonzague et Peyrolles échangèrent un regard.

—Mais, fit Gonzague à voix basse, cette écriture ?...

—J'ai mes petits talents, repartit Esope II : je vous garantis l'imitation parfaite. Quand une fois je connais l'écriture d'un homme...

---Oui-dà ! cela peut te mener loin ! et l'homme ?

Oh ! l'homme, interrompit le bossu en riant, il est trop grand et je suis petit ; je ne peux pas le contrefaire.

---Le connais-tu ?

---Assez bien.

---Comment le connais-tu ?

---Relations d'affaires.

---Peux-tu nous donner quelques renseignements ?

---Un seul : il a frappé hier deux coups ; il en frappera deux demain.

Peyrolles frissonna de la tête aux pieds.

Gonzague dit :

---Il y a de bonnes prisons dans les caveaux de mon hôtel.

Le bossu ne prit point garde à son air menaçant et répondit :

---Terrain perdu. Faites-y des caves, et vous les louerez aux marchands de vin.

---J'ai idée que tu es un espion.

---Pauvre idée. L'homme en question n'a pas un écu vaillant, et vous êtes riche à millions. Voulez-vous que je vous le livre ?

Gonzague ouvrit de grands yeux.

---Donnez-moi cette carte, reprit Esope II, en montrant la dernière invitation que Gonzague tenait encore à la main.

---Qu'en ferais-tu ?

---J'en ferais bon usage. Je la donnerais à l'homme, et l'homme tiendrait la promesse que je vous fais ici en son nom. Il irait au bal de monsieur le régent.

--Vive Dieu ! l'ami, s'écria Gonzague, tu dois être un infernal coquin !

---Oh ! oh ! fit le bossu d'un air modeste, il y a plus coquin que moi.

—Pourquoi cette chaleur à me servir ?

—Je suis comme cela, très-dévoué à ceux qui me plaisent.

—Et nous avons l'heur de te plaire ?

—Beaucoup.

—Et c'est pour nous témoigner de plus près ton dévouement que tu as payé dix mille écus ?

—La niche ? interrompit le bossu ; non pas, s'il vous plaît ! spéculation, affaire d'or !....

Puis il ajouta en ricanant :

—Le bossu était mort, vive le bossu ; Ésope Ier a gagné un million et demi sous un vieux parapluie, moi, du moins, j'ai mon étude.

Gonzague fit signe à Cocardasse et à Passepoil, qui s'approchèrent en sonnant le vieux fer.

—Qui sont ceux-là ? demanda Jonas,

—Des gens qui vont te suivre, si j'accepte tes services:

Le bossu salua cérémonieusement.

—Serviteur, serviteur, dit-il ; alors refusez mes services. Mes bons messieurs, ajouta-t-il en s'adressant aux deux braves, ne prenez pas la peine de déménager vos bric-à-brac ; nous ne nous en irons point de compagnie.

—Cependant....fit Gonzague d'un air de menace.

—Il n'y a point de cependant. Diable ! vous connaissez l'homme aussi bien que moi. Il est brusque, excessivement brusque, on pourrait même dire brutal. S'il voyait derrière moi ces tournures ce gibier de potence....

—Pécaïré ! fit Cocardasse indigné.

—Peut-on manquer ainsi de politesse ? ajouta frère Passepoil.

—Je prétends agir seul ou ne pas agir du tout, acheva Èsope II d'un ton péremptoire.

Gonzague et Peyrolles se consultaient.

—Tu tiens donc à ton dos ? fit le premier en raillant.

Le bossu salua et répondit :

—Comme ces braves à leurs rouillardes ; c'est mon gagne-pain.

Il me répond de toi, prononça Gonzague en le regardant fixement. Tu m'entends : sers-moi fidèlement, et tu seras recompensé ; au cas contraire...

Il acheva pas et lui présenta la carte. Le bossu la prit et se dirigea vers la porte à reculons. Il saluait de trois pas et disait :

—La confiance de monseigneur m'honore. Cette nuit, monseigneur entendra parler de moi.

Et comme sur un signe sournois de Gonzague, Cocardasse et Passepoil allaient l'accompagner :

—Doucement, fit-il, doucement ! Et nos conventions ?

Il écarta Cocardasse et Passepoil d'une main qu'ils n'eussent certes point crue si vigoureuse, salua une dernière fois profondément et passa le seuil. Cocardasse et Passepoil voulurent le suivre. Il leur jeta la porte sur le nez.

Quand ils se remirent à sa poursuite, le corridor était vide.

—Et vite ! fit M. de Gonzague en s'adressant à Peyrolles : que la maison de la rue du Chantre soit cernée dans une demi-heure, et le reste comme il a été convenu.

Dans la rue Quincampoix, déserte à cette heure, le bossu s'en allait trottinant.

—Les fonds étaient en baisse, murmura-t-il. Du diable si je savais où prendre nos cartes d'entrée et la toilette de bal !

TROISIÈME PARTIE

LES MEMOIRES D'AURORE

I

LA MAISON AUX DEUX ENTRÉES

C'était dans cette étroite vieille rue du Chantre, qui naguère salissait encore les abords du Palais-Royal. Elles étaient trois, ces ruelles qui allaient de la rue Saint-Honoré à la montagne du Louvre : la rue Pierre-Lescot, la rue Bibliothèque et la rue du Chantre ; toutes les trois noires, humides, mal hantées ; toutes les trois insultant aux splendeurs de Paris, étonné de ne pouvoir guerir cette lèpre honteuse qui lui faisait une tache en plein visage. De temps en temps, de nos jours surtout, en entendait dire : " Un crime s'est commis là-bas, dans les profondeurs de cette nuit que le soleil lui-même ne perce qu'aux beaux jours de l'été. " Tantôt c'était une prêtresse de la Vénus boueuse assommée par des brigands en goguette. Tantôt c'était quelques pauvres bourgeois de province dont le cadavre se retrouvait scellé dans un vieux mur. Cela faisait horreur et dégoût. L'odeur ignoble de ces tripots venait jusque soue les fenêtres de ce charmant palais, demeure des cardinaux, des princes et des rois.

(Suite à la 6ième page.)

Le Courrier de l'Ouest

Edmonton, Alberta,

Jeudi, 15 Février 1906

Un sur Trois

La prochaine session fédérale amène pour nous, la question de la représentation d'Alberta au Sénat. Comme on le sait notre province a droit à trois nouveaux sénateurs. On ne sait encore, va sans dire, quels sont ceux qui seront choisis. On ne le saura probablement que lorsque les nominations auront été faites par le cabinet.

Considérant la position que les Canadiens-Français occupent ici, cette question se pose : Nommera-t-on un sénateur canadien-français ? Nous osons l'espérer, et pour plusieurs causes. D'abord ne formons-nous pas au moins un tiers de la population ? Et alors ne pouvons-nous pas espérer qu'un des trois représentants qui seront nommés, soit de langue française. Ensuite, le vote unanime que les Canadiens-Français ont donné au parti libéral lors des dernières élections provinciales, l'appui constant et efficace qu'ils ont, en tout temps, accordé au gouvernement de Sir Wilfrid Laurier militent beaucoup en notre faveur.

La nomination d'un sénateur canadien-français serait, croyons-nous, de la part du gouvernement, une marque d'appréciation pour les services que nous avons rendus au parti, une espèce de récompense, en même temps que ce serait opposer un démenti formel aux cris des tories de la province de Québec qui nous prétendent au milieu de fanatiques—comme leurs alliés d'Ontario—et que les Canadiens de l'Ouest ne comptent pour rien au fédéral.

Cette nomination d'un représentant de langue française serait vue d'un bon œil par nos concitoyens anglais (libéraux), qui connaissent l'influence que nous avons ici et qui augmente toujours et qui, surtout, savent reconnaitre le *coup-de-main* formidable, la poussée que nous avons donné pour arrêter avec eux l'agitation des tories, pour étouffer les appels aux préjugés de race et de religion en novembre dernier.

Nos concitoyens ont appris à nous connaître, comme nous les connaissons, ils ont confiance qu'au moment du danger ils pourront compter sur nous, comme nous sur eux, ils veulent, comme nous, faire disparaître jusqu'au dernier vestige les préjugés apportés par les tories, afin qu'ensemble, l'une à côté de l'autre, les deux nationalités canadienne-anglaise et canadienne-française puissent marcher sans encombre vers le progrès, sans cesse. Et nous pouvons dire, sans crainte d'être contredit, que sur les trois représentants d'Alberta qui seront envoyés au Sénat s'il y en a un qui représente la partie de la population la plus profondément libérale, si un des trois, dis-je, est canadien-français, nos amis en seront tout aussi heureux que nous-mêmes.

L'Approbation

A la veille de la session fédérale, qui s'ouvrira le huitième jour de mars prochain, il est assez curieux de voir comment le peuple d'Alberta et de Saskatchewan approuve la politique du gouvernement Laurier, et où en sont les prophéties des tories, lors de la dernière session.

On se rappelle les discussions interminables, qui eurent lieu l'an dernier lors de la présentation des bills créant les nouvelles provinces d'Alberta et



Saskatchewan. Les obstacles sans nombre, les bois dans les roues apportés par les fanatiques d'Ontario. La démission sensationnelle de l'Hon. Clifford Sifton, alors ministre de l'Intérieur. Le défi que lancèrent les conservateurs, à savoir que le gouvernement choisît le successeur de Sifton dans Alberta ou Saskatchewan pour avoir la preuve que le peuple désapprouvait sa politique. On se rappelle de quelle manière les électeurs d'Edmonton renvoyèrent à Ottawa, l'Hon. Frank Oliver, désormais ministre de l'Intérieur, dans le gouvernement du Canada. C'était déjà le dementi jeté par l'électorat aux agitateurs, la désapprobation des avancés des Sproule, des MacLean et de leurs cliques.

La session était alors assez avancée ; la session qui va s'ouvrir sera donc pratiquement la première où notre nouveau ministre siègera. Qu'apporte-t-il pour justifier le gouvernement de l'avoir choisi ?

Quelle décision a rendu le peuple de l'Ouest sur la politique du parti libéral ? L'Hon. M. Oliver, qui nous représente dans le cabinet, retourne à Ottawa après avoir fait triompher la cause libérale dans les deux nouvelles provinces, accompagné de deux députés libéraux au fédéral, élus par acclamation dans Saskatchewan.

On peut dire sans crainte qu'en outre de l'approbation complète du peuple de l'Ouest vis-à vis de la politique libérale, l'Hon. F. Oliver emporte à Ottawa l'acte de décès du fanatisme dans les nouvelles provinces.

Où sont-ils, en effet, tous ces fauteurs de discorde, ces *provincial rightistes*, ces fanatiques intolérants qui ont essayé de renouveler les vieilles guerres de préjugés, où sont-ils ? . . Disparus !

On n'en a seulement pas trouver deux pour faire opposition aux candidats libéraux, dans les élections partielles qui viennent d'avoir lieu dans Saskatchewan. Disparus ! Ecrasés !

Se sont-elles réalisées les prophéties de malheur dont nous parlions tout-à-l'heure ? Non. Le représentant de l'Ouest retourne à Ottawa, accompagné de deux témoins, pour dire au gouvernement que le peuple d'Alberta et Saskatchewan est satisfait de ce que le gouvernement lui a donné, qu'il a prouvé sa satisfaction en élisant, pour les deux parlements provinciaux, quarante députés libéraux, sur cinquante qu'il avait à élire.

L'exposition de Grains

L'Exposition de grains, dont nous avons parlé dans nos derniers numéros, vient d'avoir lieu. Cette exposition a été un succès complet. Nous ne pouvons encore en donner un rapport complet, mais nous pouvons dire que le nombre et la qualité des exhibits de grain qu'on a pu y voir dépassent tout ce qui s'est vu juqu'à présent.

La clôture de l'exposition a eu lieu mardi soir. Presque tous les membres du cabinet provincial étaient présents. Des discours furent prononcés par les Hon. Rutherford, Finlay, Cushing et par l'Hon. Frank Oliver, ministre de l'Intérieur, et quelques autres messieurs dont les noms nous échappent.

Tous se sont dit enchantés du résultat de cette exposition et ont encouragé les cultivateurs à continuer de travailler pour l'amélioration des produits de la ferme.

L'Hon. M. Finlay, ministre de l'Agriculture, a promis d'aider la classe agricole en tout temps et par tous les moyens passibles, mais, a-t-il dit, pour réussir il nous faut le concours des cultivateurs. "Si vous avez besoin d'aide, demandez-nous cet aide. Si vous croyez que telle ou telle loi vous concernant a besoin d'être changée, d'une manière ou d'une autre, faites vos propositions et nous nous chargerons de faire droit à vos demandes.' M. le ministre a parlé de l'industrie laitière. Le département de l'agriculture va s'occpper sérieusement de donner à cette importante branche du commerce de la ferme une impulsion nouvelle et de lui fournir toutes les chances de progresser rapidement. Des mesures seront prises pour aider les cultivateurs à égouter leurs terres et faire disparaître les *slews* qu'on trouve surtout dans le sud de la province.

M. Boyle, député de Sturgeon, a fait des propositions très intéressantes au gouvernement relativement à l'introduction d'un cours d'agriculture pratique et rapide, dans le programme d'enseignement de nos écoles publiques. Les cultivateurs présents ont applaudi à cette proposition.

L'Hon. F. Oliver dit quelques mots de felicitations à l'adresse des organisateurs et de tous les cultivateurs qui ont pris part à cette exposition. Il a visité des expositions de ce genre dans d'autres parties du pays, et dit que les échantillons de grain qu'il a vu ici ne perdraient rien à être comparés aux échantillons du Manitoba ou d'ailleurs, surtout en ce qui concerne l'orge et l'avoine.

C'est M. Oliver qui s'est chargé de distribuer les prix aux exposants heureux. Il nous a été impossible de nous procurer, à temps pour cette livraison, la liste des exposants récompensés ; nous publierons cette liste la semaine prochaine.

Le poison maudit !

La mort soudaine et récente d'un ami m'a bouleversé parce que je lui étais particulièment attaché. C'etait un cœur d'or, un camarade dévoué, très instruit, audacieux et énergique, un homme enfin qui promettait de faire sa marque. Il est mort à 34 ans, terrassé par l'alcool, couché dans la tombe pour toujours, avant d'avoir pu faire bénéficier son pays et sa race des trésors de son intelligence. C'est en songeant à lui, hier soir, que je vis, dans la pénombre mystérieuse, se lever un à un et passer devant moi, les cadavres décharnés de mes amis disparus depuis quelque années par la même cause.

Leur nombre m'a épouvanté.

Ici je vois B., mort de la tuberculose à 25 ans, un commis dans le gros, très estimé ; là, M., boucher en moyen, mort à 37 ans de cirrhose du foie ; là encore, les trois frères L., deux marchands de gros et un comptable, décédés entre 33 et 38 ans, trois hommes d'affaires de premier ordre, solidement bâtis et d'une activité sans égale ; plus loin, le notaire D., dont la clientèle fut si nombreuse ; les deux avocats B. et S. qui firent du bruit ; G. l'agent d'annonce sans pareil ; A., épicier à l'aise ; D., marchand, etc etc etc.

Tous ont succombé à une des nombreuses maladies resultant de l'usage de l'alcool, tous étaient en passe de devenir des citoyens marquants, tous étaient mariés et ont laissé des enfants en bas âge sur qui pèsera lourdement la funeste passion des auteurs de leur jours.

Que de tristesses, que de deuils accumulés par l'usage d'un poison maudit?

Quelles pertes pour notre race qui a tant besoin toutes ses énergies!

Ce n'est pourtant pas quelques millions de bénéfices encaissés annuellement par les marchands et les gouvernements qui arriveront à compenser les pertes douloureuses et incalculables que le pays fait chaque jour. Pourquoi nos classes dirigeantes, nos gouvernants n'arrêtent-ils pas ce suicide de notre race? Pourquoi nos médecins ne se liguent-ils pas pour suggérer aux legislateur les mesures qu'ils doivent prendre?

Mgr de Montréal vient de commencer une campagne appelée à d'excellents résultats si nos députés et nos hommes de professions veulent faire leur part dans leur domaine d'influence. Reculeront-ils ? Il ne le faut pas

Après et avec la religion, le seul moyen qui ait triomphé de l'alcoolisme est le système norvégien, pourquoi n'en ferait-on pas l'essai ? Grâce à lui la Norvège, autrefois aussi alcoolique que son voisin le Danemark est devenu le moins consommateur de l'Europe et le même compliment s'adressera aux quatre pays qui l'ont adopté, il n'y a donc pas de raison pour qu'il ne soit pas ici de même.

Que tous les patriotes s'unissent pour chasser l'ivrognerie de nos foyers ; que tous les cœurs droits se liguent pour faire une guerre sans merci à ce vice honteux, que tous ceux qui désirent voir la race canadienne-fraiçaise morale, forte, active, industrieuse se donnent la main pour combattre le poison maudit !

TROTTAIN.

Faits Divers

Minimum d'age pour le Mariage.

Winnipeg.—Un projet de loi tendant à fixer à seize ans l'âge exigé pour le mariage. va être présenté devant la chambre.

Cette résolution a été prise après l'exposé de considérations suivantes. Jusqu'ici la loi fixe 14 ans comme âge minimum, mais il y a lieu de modifier cette loi, car à quatorze ans une jeune fille ne peut pas comprendre complètement tous les devoirs que lui impose le mariage. D'autre part dans la constitution le gouvernement considère qu'une jeune fille de quatorze ans n'est pas légalement une femme. Pourquoi les jeunes filles peuvent elles se marier légalement à cet âge ?

Les statistiques ont démontré que les enfants nés de parents trop jeunes, mouraient souvent en très bas âge. Il y a donc lieu d'empêcher les mariages prématurés.

Pour avoir une nation forte physiquement il est nécessaire d'avoir des femmes complètement développées physiquement et moralement avant le mariage.

Après ces excellentes considérations le comité a décidé de présenter un projet de loi tendant à fixer le minimum d'âge exigé pour la jeune fille à seize ans.

Notons en passant que dans toutes les provinces du Canada on avait fixé le minimum à quatorze ans. Il est probable que s'inspirant de l'exemple donné par la législation du Manitoba ce minimum soit porté à seize ans dans toutes les autres provinces.

Le Transcontinental

Outawa, 7.—Le cabinet a approuvé cet après-midi les spécifications sur lesquelles doit être basé le contrat du Transcontinental. M. Parent, le président de la commission a dit que le bureau se réunira demain pour décider à quelle date seront mises en adjudication les deux premières sections.

Il semble que le 12 mars soit la date probable, bien qu'on ne puisse rien affirmer positivement.

Elus par acclamation

Regina, Sask. 6 —M. Knowles, libéral, a été élu aujourd'hui par acclamation dans West-Assiniboia et M. McCraney, libéral, a été également élu par acclamation dans la province de Saskatchewan.

A Travers le Monde

(Suite de la 1ière page)

Les ministres renchérissent sur cette humilité et on y lit la plainte d'un grand dignitaire âgé qui se traite de "vieille rosse" pour n'avoir pas su reconnaître la dix-millième partie de la bienveillance de l'empereur.

Quelquefois, la feuille officielle offre aux sujets de l'empire des avertissements utiles. Elle donne une statistique des trops nombreux fruits secs qui se sont inutillement obstinés à poursuivre les hautes études malgré l'excessif encombrement des carrières administratives.

Dans un numéro récent on lit une sentence d'une de nos vieilles connaissances le ministre Li Hung-Schang lequel la présente en la faisant précéder de la mention suivante. " Votre serviteur Li-Hung-Schang président du Conseil privé gouverneur général de la province du Tchi-Li-pé de première classe, écrit à genoux pour prier l'Imperatrice mère et l'empereur de lire cette lettre, etc.

Ailleurs il est édicté une sentence disant que " le fleuve jaune ayant rompu ses digues, tous les fonctionnaires civils et militaire de Chang-Houan seront révoqués sur la demande du fleuve pour avoir laissé inonder le pays. "

A côté de ces choses de haut comique, il y a des élucubrations impériales dont le bon sens est vraiment cinglant ; telle la remarque contenue dans un manifeste adressé par l'empereur actuel à son peuble, à l'occasion de l'ingérence européenne dans les affaires de Chine disant : " Deux sortes d'étrangers prétendent régénérer la Chine. Pendant que les uns nous disent d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, les autres nous apprennent à tuer avec des armes pleines d'une perfection humide. Mentent-ils tous, ou ne se comprennent ils pas bien ?

Et c'est ainsi que le bon grain se mêle à l'ivraie dans le seul journal qui se publie en Chine. Nous avons nous, une certaine quantité de journaux, officiels officieux ou indépendants, mais la proportion de bonnes et de mauvaises choses est sensiblement la même et rien ne dit que les quelques Chinois qui nous lisent n'y trou- pas encore plus à se moquer de nous.

Cependant, nous ne savons plus qui a dit que le progrès d'un peuple croît en raison du plus grand nombre de journaux dans lequel il s'instruit. Alors la Chine..........

R. B.

BEAUMONT

Le cercle de " l'Alberta Farmers' Association," qui déjà compte au delà de trente membres à Beaumont, a eu son assemblée annuelle samedi, le 10 du courant. Plusieurs questions très importantes y ont été traitées et résolues. Nos cultivateurs semblent bien comprendre le besoin qu'il y a pour eux d'appartenir à cette association, afin de se protéger mutuellement et améliorer davantage leur sort.

Plusieurs nouveaux ont été admis à cette assemblée du 10 ; nous ne pouvons que souhaiter que tous nos compatriotes qui ne font pas encore partie de l'association suivent l'exemple de ceux qui viennent de s'enrôler.

—+—

Monsieur Harry Snow qui était employé chez M. Bérubé, de Strathcona, est revenu à Beaumont depuis quelques jours.

—+—

M. le curé Ouellette est allé, mardi dernier, à Hobbema Sdg. prendra part aux fêtes de l'anniversaire de naissance du Rev. Père Dauphin O.M.I.

—+—

Madame Morneau, dont nous annoncions la maladie il y a quelques temps, est maintenant tout-à-fait rétablie.

—+—

MM. Pierre et C. Roberge, sont retournés au Fort Saskatchewan, à l'emploie du C. N. Ry., après avoir passé quelques jours dans leur famille.

—+—

Nos cultivateurs demandent de la neige ! Quelques pouces seulement rendrait grand service.

—+—

Précis Historique.

—+—

13 Février 1906

La paroisse de St-Vital de Beaumont est située sur les Townships 50, 51 Rang 23, 24, à l'Ouest du quatrième méridien. Les premiers colons qui vinrent se fixer dans cette partie du district d'Edmonton furent Messieurs Louis Chartier, L. Dumont, H. Brunelle qui furent bientôt suivis des Messieurs Bolduc, Morin, Juneau, Dubord, Lachappelle, Lambert et Fouquette venant tous du Minnesota. Dès lors on songea à faire de cette colonie naissante un centre canadien, par conséquent à y diriger les compatriotes qui arrivaient dans le pays.

C'était au printemps 1892, époque de l'ouverture du chemin de fer de Calgary à Edmonton et du premier contingent d'immigration dirigée de notre côté.

Au printemps 1893 la colonie comptait une vingtaine de familles canadiennes-françaises, groupées à peu de distance les unes des autres, et commençait à avoir une existence distincte.

La colonie naissante était connue alors sous le nom de Sandy Lake. Le service religieux était fait par le R.P. Perreault O. M. I. de la mission de Stoney Plain ; il venait dire la messe une fois le mois. Et comme il n'y avait par encore d'église, les exercices religieux se donnaient dans la maison des particuliers, ordinairement à la demeure de M. L. Chartier chez qui le prêtre a toujours trouvé la plus cordiale hospitalité.

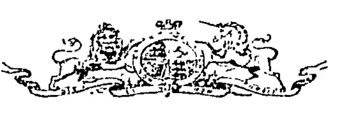
Dès l'automne 1893, le besoin d'une école se fit sentir. Les canadiens et les Anglais qui à cette époque, étaient à peu près en nombre égal, s'asemblèrent, discutèrent la question et résolurent de former un district scolaire connu sous le nom de " District Fouquette " et d'avoir leur école. Elle fut prête au printemps suivant et de suite un bon nombre d'enfants en suivirent régulièrement les cours.

Au printemps de l'année 1894 le R.P. Lacombe fut délégué par Mgr. Grandin, évêque de St-Albert, pour choisir le site de l'église. L'endroit choisi fut le coin N.-O. de la section 26, T. 50, R. 24. Cette section de terre appartenant à la compagnie de la Baie d'Hudson, Monseigneur de St-Albert acheta dix acres de terre pour y construire l'église, le presbytère et les dépendances. La somme payée pas Monseigneur est de cinquante piastres ($50.00).

Monsieur Louis Chartier fit don à l'église, pour l'usage du curé, de 20 acres de terre, adjacentes au terrain de l'église, sur la section 27, rang 24, T. 50.

J.-W. O.

(A Suivre.)



Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien.

TOUTE section paire des terres federales dans les provinces du Manitoba, ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non reservee, peut etre inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme age de plus de 18 ans, pour l'etendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut etre faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est situee, ou, si le homesteader le desire, il peut, sur demande au ministre de l'Interieur, Ottawa, au Commissaire d'immigration, Winnipeg, ou a l'agent local etre autorise a faire faire l'inscription par quelqu'un pour lui.

Le homesteader est oblige de remplir les conditions requises d'apres l'un des systemes ci-dessous :

(1) Une residence de six mois au moins et la culture de la terre chaque annee, pendant trois ans.

(2) Si le pere (ou la mere, si le pere est decede) du homesteader reside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de residence sera remplie si la personne demeure avec le pere ou la mere.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possedee par lui dans le voisinage de son homestead la condition de residence sera remplie par le fait de sa residence sur la dite terre.

Un avis de six mois par ecrit devra etre donne au Commissaire des teres federales a Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Interieur.

LE BOSSU

— OU —

LE PETIT PARISIEN

(Suite de la 3me page),

Mais la pudeur du Palais-Royal lui-même date-t-elle de si loin ? Et nos pères ne nous ont-ils pas dit ce qui se passait dans les *galeries de bois* et dans les galeries de pierre ?

Maintenant, le Palais Royal est un bien honnête carré de maçonnerie. Les galeries de bois ne sont plus. Les autres galeries forment la promenade la plus sage du monde entier, Paris n'y vient jamais. Tous les parapluis des départementss'y donnent rendez-vous. Mais, dans les restaurants à, prix fixe qui foisonnent aux *étages supérieurs*, les oncles de Quimper ou de Carpentas se plaisent encore à rappeler les étranges moeurs du Palais-Royal de l'Empire et de la restauration. L'eau leur vient à la bouche, à ces oncles, tandis que les nièces timides dévorent le *somptueux festin à deux francs*, en faisant mine de ne point écouter,

Maietenant, à la place même où coulaient ces trois ruisseaux *fangeux* du Chantre, Pierre-Lescot et la Bibliothèque, un immense hôtel, conviant l'Europe à sa table de mille couverts, étale ses quatres façades sur la place du Palais-Royal, sur la rue Saint-Honoré alignée, sur la rue du Coq élargie, sur la rue du *Rivoli allongée*. Des fenêtres de cet hôtel on voit le Louvre neuf, fils légitime et ressemblant du vieux Louvre. La lumière et l'air s'épandant partout librement ; la boue s'en est allée on ne sait où, les tripots ont disparu ; la lèpre hideuse soudainement *guérie, n'a pas même laissé* de cicatrices. Mais où donc demeurent à présent les brigands et leurs dames ?

Au dix-huitième siècle, ces trois rues que nous venons de flétrir dédaigneusement étaient déjà fort laides : mais elles n'étaient pas beaucoup plus *étoites ni plus souillées* que la grande rue Saint-Honoré, leurs voies mal pavées quelques beaux portails : des hôtels nobles, ça et là, parmi les masures.

Les habitants de ces rues étaient tout pareils aux habitants des carrefours voisins : *en général* de petits bourgeois, merciers, revendeurs ou tailleurs de soupe. Il se rencontrait dans Paris de beaucoup plus vilains endroits.

A l'angle de la rue de Chantre et de la rue Saint-Honoré, s'élevait une maison de modeste apparence, proprette et presque neuve. L'entrée était par la rue du Chantre : une petite porte cintrée au seuil de laquelle on arrivait par un perron de trois marches. Depuis quelques jours seulement, cette maison était occupée par une jeune famille *dont les allures intriguait* passablement le voisinage curieux. C'était un homme, un jeune homme, du moins si l'on s'en rapportait à la beauté toute junévile de son visage, au feu de son regard, à la richesse de sa chevelure blonde encadrant un front ouvert et pur. Il s'appelait *maître* Louis, et ciselait des gardes d'épées. Avec lui demeurait une toute jeune fille, belle et douce comme *les anges, dont* personne ne savait le nom. On les avait entendus se parler. Ils ne se tutoyaient point en époux. Ils avaient pour serviteurs une vieille femme qui ne causait jamais, et un garçonnet de dix-sept ans qui faisait bien ce qu'il pouvait *pour être discret*. La jeune personne ne sortait jamais, si bien qu'on aurait pu la croire prisonnière, si, à toute heure, on n'avait entendu sa voix fraîche et jolie qui chantait des cantiques ou des chansons.

Maître Louis sortait au contraire fort souvent, et rentrait même assez *tard dans la nuit. En ces occaions, il* ne passait point par la porte du perron. La maison avait deux entrées : *la seconde était par l'escalier de la pro*priété voisine. C'était par là que maître Louis revenait en son logis.

Depuis qu'ils étaient habitants de la maison, aucun étranger n'en avait passé le seuil, sauf un petit bossu à figure douce et sérieuse, qui entrait et sortait *sans mot dire à personne, toujours* par l'escalier, jamais par le perron. C'était une connaissance particulière à maître Louis, sans doute. Les curieux ne l'avaient jamais aperçu dans la salle basse où se tenait la jeune fille avec la vieille femme et le garçonnet. Avant l'arrivée de maître Louis et sa famille, personne ne se souvenait d'avoir rencontré ce bossu dans le quartier. Aussi *intriguait-il. la curiosité générale* presqu'autant que maître Louis lui-même, le beau et taciturne ciseleur. Le soir, quand les petits bourgeois du voisinage bavardaient au bas de leurs portes, après la tâche finie, on était bien sur que le bossu et les nouveaux habitants *de la maison* faisaient les frais de l'entretient. Qui étaient-ils ? d'où venaient-ils ? et à quelle heure mystérieuse ce *maître Louis*, qui avait les mains si blanches, taillillait-il ses gardes d'épée ?

La maison était ainsi aménagée : une grande salle basse avec la petite cuisine à droite, sur la cour, et la chambre de la jeune fille ouvrant sa croisée sur la rue Saint-Honoré ; dans la cuisine, deux soupentes, une pour la vieille Françoise Berrichon, l'autre pour Jean-Marie Berrichon, son petit-fils. Tout ce *rez-de-chaussée* n'avait qu'une sortie : la porte du perron. Mais, au fond de la salle basse, tout contre la cuisine, était adossé un escalier à vis qui montait à l'étage supérieur. *L'étage supérieur* était composé de deux chambres : celle de maître Louis, qui s'ouvrait sur l'escalier, et une autre qui n'avait ni issue ni destination connue. Cette deuxième chambre était constamment fermée à clef. Ni la vieille Françoise, ni Berrichon, *ni même la charmante jeune fille*, n'avait pu obtenir le permission d'y entrer. A cet égard, maître Louis, le plus doux des hommes, se montrait d'une rigueur inflexible.

La jeune fille, cependant, eût bien voulu savoir ce qu'il y avait derrière cette porte close ; Françoise Berrichon en mourait d'envie, bien que ce fût une femme discrète et prudente. *Quand au petit Jean-Marie, il aurait* donné deux doigts de sa main pour mettre seulement son oeil à la serrure. Mais la serrure avait par derrière une plaque qui interceptait le regard. Une seule créature humaine partageait, au sujet du cette chambre, le secret si bien gardé de *maître* Louis : c'était le bossu. On avait vu le bossu entrer dans la chambre et en sortir. Mais *comme tout ce qui se rapportait à ce* mystère devait être inexpliquable et bizarre, chaque fois que le bossu rentrait dans la chambre, on en voyait bientôt sortir maître Louis. Réciproquement après l'entrée de maître Louis, le bossu parfois sortait tout à coup. *Jamais personne n'avait vu réunis ces* deux amis inséparables.

Parmi les voisins curieux était un poëte, habitant naturellement le *dernier étage de la maison*. Ce poëte, avrès avoir mis son esprit à la torture, expliqua aux commères de la rue du Chantre que, à Rome, les prêtresses de Vesta, Ops, Rhée ou Cybèle, la bonne déesse, fille du ciel et de la terre, femme de Saturne et mère des dieux, étaient chargées d'entretenir un feu *sacré* qui *jamais ne devait s'éteindre*. En conséquence, au dire du poëte, ces demoiselles se relayaient : quand l'une veillait au feu, l'autre allait a ses *affaires*. Le bossu et maître Louis devaient très-certainement avoir fait entre eux quelque pacte analogue. Il y avait là-haut quelque chose qu'on ne pouvait quitter d'une seconde. Maitre Louis et le bossu montaient la garde à tour de rôle *auprès de ce quelque chose-là*. C'étaient deux manières de vestales, sauf le sexe et le baptême. La version du poëte ne fut pas sans avoir du succès.

Il passait pour être un peu fou ; désormais on le regarda comme un parfait idiot. Mais on ne trouva point *d'explication meilleure que la sienne*.

Le jour même où avait eu lieu en l'hôtel de Gonzague cette solennelle assemblée de famille, vers la brume, la *jeune fille qui tenait la maison de maître* Louis était seule dans sa chambrette. C'était une jolie petite pièce toute simple, mais où chaque objet avait son éloquence et sa propreté recherchée. Le lit, en bois de merisier, s'entourait de rideaux de percale éclatants de blancheur. Dans la ruelle, un petit bénitier pendait, couronné d'un double rameau de buis. Quelques livres pieux sur des *rayons attenant à la boiserie*, un métier à broder, des chaises, une guitare sur l'une d'elles, à la fenêtre un oiseau mignon dans une cage, tels étaient les objets meublant ou ornant cet humble et gracieax réduit. Nous oublions pourtant une table ronde, et sur la table quelques feuilles de papier éparses. La jeune fille était en train d'écrire.

Vous savez comme elles abusent de leurs yeux, les jeunes folles ! laissant courir leur aiguille ou leur plume bien longtemps après le jour tombé. On n'y voyait presque plus, et la jeune fille écrivait encore.

Les derniers rayons du jour arrivant par la fenêtre, dont les rideaux venaient *d'être relevés, éclairaient* en plein son visage, et nous pouvons dire du moins comme elle était faite. C'était une rieuse, une de ces douces filles dont la gaieté rayonne si bien qu'elle suffit toute seule à la joie d'une famille. Chacun de ses traits semblait fait pour le plaisir ; *son front d'enfant, son nez* aux belles narines roses, sa bouche dont le sourire montrait la parure nacrée. *Mais ses yeux rêvaient* : de grands yeux d'un bleu sombre, dont les cils semblaient une longue frange de soie.

Sans le regard pensif de ses beaux yeux, à peine lui eussiez-vous donné l'âge d'aimer. Elle était grande ; sa taille était un peu trop frêle. Quand *nul ne l'observait, ses poses avaient de* chastes et délicieuses langueurs.

L'expression générale de sa figure étaient la douceur ; mais il y avait dans sa prunelle, brillant sous l'arc de ses sourcils noirs dessinés hardiment, une fierté calme et vaillante. Ses cheveux, noirs aussi, à chaud reflet d'or fauve ; ses cheveux longs et riches, si longs qu'on eût dit parfois que sa tête s'inclinait sous leur poids, ondulaient en masses larges sur son cou et sur ses épaules, faisant à son adorable beauté un cadre et une auréole.

*Il y en a qui doivent être aimées ar*demment, mais un seul jour ; il y en a d'autres qu'on chérit longtemps d'une tranquille tendresse. Celle-ci devait être aimée passionnément et toujours. Elle était ange, mais surtout femme.

Son nom, que les voisins ignoraient, et que dame Françoise et Jean-Marie Berrichon avaient défense de prononcer depuis l'arrivée à *Paris*, était Aurore. Nom prétentieux et sot pour une belle demoiselle des salons, nom grotesque pour une fille à mains rouges ou pour une tante dont la voix chevrotte, nom ravissant pour celles qui peuvent l'enlacer, comme une fleur de plus, à leur diadème de chère poésie. Les noms sont comme les parures, qui écrasent les unes et que les autres rehaussent.

Elle était là toute seule. Quand l'ombre du crépuscule lui cacha le bout de sa plume, elle cessa d'écrire et se mit à rêver. Les mille bruits de la rue arrivaient jusqu'à elle et ne l'eveillaient point. Sa belle main blanche était dans ses cheveux, sa tête s'inclinait, ses yeux regardaient le ciel. C'était comme une muette prière.

Elle souriait à Dieu.

Puis, parmi son sourire, une larme vint, une perle, qui un moment trembla au bord de sa paupière pour rouler ensuite lentement sur le satin de sa joue.

--Comme il tarde, murmura-t-elle.

Elle rassembla les pages, éparses sur la table, et les serra dans une petite cassette qu'elle poussa derrière le chevet de son lit.

--A demain, dit-elle, comme si elle eût pris congé d'un compagnon de chaque jour.

Puis elle ferma sa fenêtre et prit sa guitare, dont elle tira quelques accords au hasard. Elle attendait. Aujourd'hui, elle avait relu toutes ces pages enfermées maintenant dans la cassette.

Hélas ! elle avait le temps de lire. *Ces pages contenaient son histoire*, ce qu'elle savait de son histoire. L'histoire de ses impressions, de ses sentiments, de son cœur.

INDICATEUR

Ville d'Edmonton

MAIRE : Chas. May.

CONSEILLERS : J. R. Boyle, R. Manson, T. Bellamy, J. H. Picard, Latta, W. A. Griesbach, R. Mays, Smith.

COMMISSAIRES DE LA CITÉ : Geo. Kinnaird, H. Hargreaves, Chas May.

SECRÉTAIRE-TRÉSORIER : Geo. Kinnaird

CHEF DE POLICE : Sergent Evans

CHEF DU DÉPARTEMENT DU FEU : John Wilson

CHEF DU BUREAU MÉDICAL : Dr Braithwaite

MAITRE DE POSTE : Alex. Taylor

REGISTRAIRE DES NAISSANCES, MARIAGES ET DÉCÈS : St George Jellett

MAGISTRATS : J. S. Cowan, Dr C. H. Stuart Wade

SOUS-PERCEPTEUR DU REVENUE DE L'INTÉRIEUR : Frank Osborne

District

DÉPUTÉ AUX COMMUNES DU CANADA L'Hon. Frank Oliver.

DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉ LÉGISLATIVE L'Hon. C. W. Cross

COUR SUPRÊME D'ALBERTA, JUGE EN CHEF ; L'Hon. Arthur Sifton

JUGE RÉSIDENT, , L'Hon. Juge Scott

SOUS-GREFFIER, Alex. Taylor

SOUS-SHÉRIF, W. S. Robertson

SOUS-AGENT DES TERRES DU DOMINION : A. Harrison

RÉGISTRATEUR : George Roy

CORONER : Dr Braithwaite

OBSERVATEUR MÉTÉOROLOGIQUE : H. Young

GOUVERNEMENT PROVINCIAL

LIEUTENANT-GOUVERNEUR : Hon. M. Bulyea

PREMIER MINISTRE ET PRÉSIDENT DU CONSEIL EXÉCUTIF : L'Hon. A. C. Rutherford

PROCUREUR-GÉNÉRAL ; L'Hon. C. W. Cross

SECRÉTAIRE PROVINCIAL ; L'Hon. W. Th. Finlay

TRÉSORIER PROVINCIAL : L'Hon. A. C. Rutherford

MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : L'Hon. W. H. Cushing

MINISTRE DE L'AGRICULTURE : L'Hon W. Th. Finlay

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ; L'Hon. A. C. Rutherford

SOUS-MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : John Stocks

SOUS-MINISTRE DE L'AGRICULTURE : George Harcourt

ASSISTANT-PROCUREUR-GÉNÉRAL : Woods

SOUS-TRÉSORIER PROVINCIAL (par interim) : J. T. Mutrie

SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL (par interim) : Geo. Harcourt

SOUS-MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ; D. S. MacKenzie

SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL : H. W. Hunsfield Riley

AUDITEUR PROVINCIAL ; E. W. Burley

REGISTRAIRE DES MARQUES DE ; COMMERCE : J. R. C. Honeyman

ASSEMBLEE LEGISLATIVE

ORATEUR : sera nommé à l'ouverture de la première session.

COLLÈGES ELECTORAUX	DÉPUTÉS
Athabaska	F. Bredin
Banff	C. W. Fisher
Calgary	W. H. Cushing
Cardston	J. W. Woolf
Edmonton	C. W. Cross
Eturgeon	J. R. Boyle
Gleichen	Ch. Stewart
High River	
Innisfail	J. A. Simpson
Lacombe	W. H. Puffer
Leduc	R. T. Telford
Lethbridge	Dr De Veber
Macleod	McKenzie
Medecine Hat	W. T. Finlay
Pincher Creek	J. T. Marcellus
Ponoka	J. R. McLeod
Red Deer	J. T. Moore
Rosebud	C. D. Hiebert
Stony Plain	J. A. McPherson
Strathcona	A. C. Rutherford
St Albert	H. W. McKenny
Vermillon	McCauley
Victoria	F. A. Walker
Wetaskiwin	A. S. Rosenroll

SOCIETE DE COLONISATION D'ALBERTA

OFFICIERS

PRES.-HON. : Hon. J. D. Rolland

PRÉSIDENT : J. H. Picard

VICE-PRÉSIDENT : J. H. Gariépy

SECRÉTAIRE : Wilfrid Gariépy

DIRECTEURS : Dr P. Roy, P. E. Lessard, O. Tessier, F. X. Boileau et D. Thibaudeau

Adresse Postale : Tiroir " A ", Edmonton, Alberta, Canada.

Le secrétaire repondra volontiers à toute demande de renseignements sur le pays.

A Nos Lecteurs.

Nous expédierons gratis un numéro échantillon du COURRIER DE L'OUEST à toutes les personnes dont on voudra bien nous envoyer le nom et l'adresse.

Si, parmi nos abonnés il s'en trouve qui, ainsi que nous l'espérons, désireraient aider à notre œuvre patriotique, nous les prions de nous faire une liste contenant le nom et l'adresse d'un certain nombre de leurs parents ou de leurs amis auxquels nous pourrions envoyer gratis, et à titre d'échantillon, un exemplaire du COURRIER DE L'OUEST.

De la sorte, sans se donner une lourde peine, ni s'imposer de grands sacrifices, nos bienveillants lecteurs nous rendront un service que nous apprécierons avec reconnaissance.

L'ADMINISTRATION

Pourquoi avait-elle écrit cela ? Les premières lignes du manuscrit repondaient à cette question, Aurore disait :

"Je commence d'écrire un soir où je suis seule, après avoir attendu tout le jour. Ceci n'est point pour lui. C'est la première chose que je fais qui ne lui soit point destinée. Je ne voudrais pas qu'il vit ces pages où je parlerai de lui sans cesse, où je ne parlerai que de lui. Pourquoi ? Je ne sais pourquoi ; j'aurais peine à le dire.

"Elles sont heureuses, celles qui ont des compagnes à qui confier le trop plein de leur âme : peine et honneur. Mais je n'ai point d'amie ; je suis seule, toute seule ; je n'ai que lui. Quand je le vois, je deviens muette. Que lui diraije ! Il ne me demande rien.

"Et pourtant ce n'est pas pour moi que je prends la plume. Je n'écrirais pas si je n'avais l'espoir d'être lue, sinon de mon vivant, au moins après ma mort. Je crois que je mourrai bien jeune. Je ne le souhaite pas : Dieu me garde de le craindre ! Si je mourais, il me regretterait, moi je le regretterais, même au ciel. Mais, d'en haut, je verrais peut-être le dedans de son cœur. Quand cette idée me vient, je voudrais mourir.

"Il m'a dit que mon père était mort. Ma mère doit vivre. Ma mère, j'écris pour vous. Mon cœur est à lui tout entier ; mais il est tout à vous aussi. Je voudrais demander à ceux qui le savent le mystère de cette double tendresse. Avons-nous donc deux cœurs ?

"J'écris pour vous. Il me semble qu'à vous je ne cacherais rien, et que j'aimerais à vous montrer les plus secrets replis de mon âme. Me trompéje ? Une mère n'est-elle pas l'amie qui doit tout savoir, le médecin qui peut tout savoir ?

"Je vis une fois, par la fenêtre ouverte d'une maison, une jeune fille agenouillée devant une femme à la beauté douce et grave. L'enfant pleurait, mais c'était de bonnes larmes ; la mère, émue et souriante, se penchait pour baiser ses cheveux. Oh ! le divin bonheur, ma mère ! je crois sentir votre baiser sur mon front. Vous aussi, vous devez être bien douce et bien belle! Vous aussi vous devez savoir consoler en souriant ! Ce tableau est toujours dans mes rêves. Je suis jalouse des larmes de la jeune fille. Ma mère, si j'étais entre vous et lui, que pourraisje envier au ciel ?

"Moi, je ne me suis agenouillée jamais que devant un prêtre. La parole d'un prêtre fait du bien ; mais c'est par la bouche des mères que parle la voix de Dieu.

"M'attendez-vous, me cherchez-vous, me regrettez-vous ? Suis-je dans vos prières du matin et du soir ? Me voyezvous, vous aussi, dans vos songes ?

"Il me semble, quand je pense à vous que vous devez penser à moi. Parfois, mon cœur vous parle ; m'entendezvous ? Si Dieu m'accorde jamais ce grand bonheur de vous voir, ma mère chérie, je vous demanderai s'il n'était pas des instants où votre cœur tressaillait sans motif. Je vous dirai : C'est que vous entendiez le cri de mon cœur, ma mère !

"Je suis née en France : on ne m'a pas dit où. Je ne sais pas mon âge au juste, mais je dois avoir aux environs de vingt ans. Est-ce rêve, est-ce réalité ? Ce souvenir, si s'en est un, est si lointain et si vague ! Je crois me rappeler parfois une femme au visage angélique, qui penchait son sourire audessus de mon berceau. Etait-ce vous, ma mère ?

" ... Puis, dans les ténèbres, un grand bruit de bataille. Peut être la nuit de fièvre d'un enfant. Quelqu'un me portait dans ses bras, Une voix de tonnerre me fit trembler. Nous courûmes dans l'obscurité. J'avais froid.

"Il y a une brume autour de tout cela. Mon ami doit tout savoir ; mais, quand je l'interroge sur mon enfance, il sourit tristement et se tait.

"Je me vois pour la première fois distinctement habillée en petit garçon, dans les Pyrénées espagnoles. Je menais paitre les chèvres d'un quintero montagnard qui nous donnait sans doute l'hospilité. Mon ami était malade, et j'entendais dire souvent qu'il mourrait. Je l'appelais alors mon père. Quand je revenais le soir, il me faisait mettre à genoux près de son lit, joignait lui-même mes petites mains, et me disait en français :

"—Aurore, prie le bon Dieu que je vive.

"Une nuit, le prêtre vint lui apporter l'extrême-onction Il se confessa et pleura. Il croyais que je n'entendais pas : il dit :

"—Voilà ma pauvre petite fille qui va rester seule !

"— Songez à Dieu, mon fils : exhortait le prêtre.

"—Oui, mon père ; oh, oui, je songe à Dieu. Dieu est bon ; je ne minquiète point de moi. Mais ma pauvre petite fille qui va rester seule sur la terre. Serait-ce un grand péché, mon père, que de l'amener avec moi ?

"— La tuer ! se récria le prêtre avec épouvante : mon fils, vous avez le délire !

"Il secoua la tête et ne répondit point. Moi je m'approchai tout doucement.

"—Ami Henri, dis-je en le regardant fixement (et si vous saviez, ma mère, comme sa pauvre figure était maigre et hâve), ami Henri, je n'ai pas peur de mourir, et je veux bien aller avec toi au cimetière.

"Il me prit dans ses bras qui brûlaient la fièvre. Et je me souviens qu'il répétait :

"— La laisser seule ! la laisser toute seule !

"Il s'endormit, me tenant toujours dans ses bras. On voulait m'arracher de là, mais il eût fallu me tuer. Je pensais :

"— S'il s'en va, on m'emportera avec lui.

"Au bout de quelques heures, il s'éveilla. J'étais baignée de sa sueur.

"— Je suis sauvé, dit-il.

"Et, me voyant serrée contre lui, il ajouta :

"—Beau petit ange, c'est toi qui m'a guéri !

"...Je ne l'avais jamais bien regardé. Un jour, je le vis beau comme il est et comme je le vois toujours depuis.

"Nous avions quitté la ferme du quintero pour aller un peu plus avant dans le pays. Mon ami avait reprit ses forces et travaillait aux champs comme un manœuvre J'ai su depuis que c'était pour me nourrir.

"C'était dans une riche alqueria des environs de Venasque. Le maître cultivait la terre et vendait en outre à boire aux contrebandiers.

"Mon ami m'avait bien commandé de ne point sortir du petit enclos qui était derrière la maison, et de ne jamais entrer dans la salle commune. Mais, un soir, des seigneurs vinrent manger à l'alqueria, des seigneurs qui arrivaient de France. J'étais à jouer avec les enfants du maître dans le clos. Les enfants voulurent voir les seigneurs, je les suivis étourdiment. Ils étaient deux à table, entourés de valets et de gens d'armes : sept en tout. Celui qui commandait aux autres fit un signe à son compagnon. Tous deux me regardèrent. Le premier seigneur m'appela et me caressa, tandis que l'autre allait parler tout bas au maître de la métairie.

"Quand il revint, je l'entendis qui disait :

"—C'est elle !

"—A cheval ! commanda le grand seigneur.

"En même temps, il jeta au maître de l'alqueria une bourse pleine d'or.

"A moi il me dit :

"—Viens jusqu'aux champs, petite, viens chercher ton père.

" Le voir un instant plus tôt, moi, je ne demandais pas mieux.

" Je montai bravement en croupe derrière un des gentilshommes.

" La route pour aller aux champs où travaillait mon père, je ne la savais pas. Pendant une demi-heure, j'allais, riant, chantant, me balançant au trot du grand cheval. J'étais heureuse comme une reine !

" Puis, je demandai :

"—Arriverons-nous bientôt auprès de mon ami ?

"—Bientôt, bientôt ! me fut-il répondu. Et nous allions toujours. Le crépuscule du soir venait. J'eus peur. Je voulus descendre de cheval. Le grand seigneur commanda :

"—Au galop.

" Et l'homme qui me tenait me mit sa main sur la bouche pour étouffer mes cris. Mais tout à coup, à travers champs, nous vîmes accourir un cavalier qui fendait l'espace comme un tourbillon. Il était sur un cheval de labour, sans selle et sans bride ; ses cheveux allaient au vent avec les lambeaux de sa chemise déchirée. La route tournait autour d'un bois taillis, coupé par une rivière ; il avait traversé la rivière à la nage et coupé le taillis.

" Il arrivait, il arrivait. Je ne reconnaissais pas mon père si doux et si calme, je ne reconnaissais pas mon ami Henri toujours souriant près de moi. Celui-là était terrible, beau comme un ciel d'orage. Il arrivait. D'un dernier bond, le cheval franchit le talus de la route et tomba épuisé. Mon ami tenait à la main le soc de sa charrue.

"—Chargez-le, cria le grand seigneur.

" Mais mon ami l'avait prévenu. Le soc de charrue, brandit à deux mains, avait frappé deux coups. Deux valets armés d'épées étaient tombés par terre et gisaient dans leur sang, et, à chaque fois que mon ami frappait, il criait :

"—J'y suis ! j'y suis ! Lagardère, Lagardère.

" L'homme qui me tenait, voulait prendre la fuite ; mais mon ami ne l'avait pas perdu de vue. Il l'atteignit en passant par-dessus les corps des deux valets, et l'assoma d'un coup de soc. Je ne m'évanouis pas, ma mère. Plus tard, je n'aurais pas été si brave, peut-être. Mais pendant toute cette terrible bagarre, je tins mes yeux grands ouverts, agitant mes petites mains tant que je pouvais en criant :

"—Courage, ami Henri ! courage ! courage !

" Je ne sais pas si le combat dura plus d'une minute. Au bout de ce temps, il avait enfourché la monture de l'un des morts, et la lançait au galop, me tenant dans ses bras.

" Nous ne retournâmes point à l'alqueria. Mon ami me dit que le maître l'avait trahi. Et il ajouta :

" —On ne peut se bien cacher que dans une ville.

(A continuer.)

NOTES LOCALES

M. F. Fraser Tims, de cette ville, est allé passer une semaine au Fort Saskatchewan pour y conclure certains marchés. La propriété foncière est considérablement augmentée dans cette ville, depuis quelque temps. On en est rendu à payer les lots de ville presque au même prix qu'a Edmonton. C'est dire combien la Fort progresse, surtout depuis l'arrivée du C. N. R.

M. J. A. Laurencelle est parti pour Vancouver pour y passer quelques semaines.

Mademoiselle Reilley, qui était depuis quelques temps en promenade à Edmonton, l'hôte de Mlle M. Gariépy, est retournée samedi dernier à Calgary.

L'arpenteur Lemoine est venu passer quelques jours à Edmonton et est retourné mardi au Lac Ste-Anne.

Après un séjour de quelques mois dans le nord, avec un parti d'arpenteurs, M. L. Dionne, avocat, nous est revenu ces jours derniers tout à fait émerveillé des beautés du pays et de la clémence de notre climat.

Nous avons eu, lundi, la visite de M. R. Rinfret, arpenteur fédéral, qui s'en retourne à Montréal après avoir passé plusieurs mois dans le nord.

Il nous fait plaisir de souhaiter la bienvenu à un nouvel arrivé parmi nous, M. J. Tardif, de Ste-Julie, comté Mégantic, P. Q. M. Tardif a été très étonné du climat dont nous jouissons.

M. J. Delisle et sa familles est, lui aussi, un nouvel arrivé à Edmonton, venant de Rainy River- M. Delisle se propose d'ouvrir un magasin au printemps.

Sa société Lubbock & Moffat, entrepreneurs, transporteront leurs bureaux dans le block Carruthers, en arrière du *magasin* de McDougall & Secord, dans quelques jours.

M. et Mme Gibault, de Morinville, étaient à Edmonton ces jours derniers.

Le Rév. M. J. A. Normandeau, curé de St-Emile, est de retour d'un long séjour dans la province de Québec. Le Rév. Monsieur à parlé à ceux qui voulaient l'entendre, et ils furent nombreux, de notre beau pays, et il a décidé plusieurs de nos compatriotes de là-bas à venir s'établir parmi nous et jouir des dons merveilleux que la nature se plait à faire au "Sunny Alberta."

Mardi, le 13, avait lieu à l'église Saint-Joachim le *mariage* de M. Louis Levasseur, de Saint-Albert, et de Mademoiselle Alma Rivard de Bellefeuille, des Chutes Shawinigan, P. Q. La bénédiction nuptiale fut donnée par le Rév. Père Hétu.

Les nouveaux mariés sont partis après la cérémonie pour un voyage en Colombie Anglaise. Nos souhaits de bonheur les accompagnent.

M. Geo. Lalonde nous arrive de la province de Québec pour s'établir à Edmonton. M. Lalonde était venu visité notre pays l'été dernier puis était retourné, mais voyez-vous, il a ait goûté au fruit défendu et il lui a bien fallu revenir.

M. Lalonde ouvrira probablement, au printemps, un magasin de marchan*dises pour hommes.*

L'arpenteur Paradis, de Calgary, est passé à Edmonton ces jours derniers en route pour la Rivière Athabasca. M. Paradis est envoyé par le gouvernement pour examiner le lit de Rivière Athabasca. Son voyage durera une couple de mois.

M. Jos Roy, marchand de Morinville, est revenu *mardi* d'un long voyage en Province de Québec. Notre ami est enchanté de son voyage, mais est bien content d'être de retour au "pays du soleil."

M. Théo. Nobert est de retour de la Rivière Pembina, où il a passé plusieurs mois avec un parti d'arpenteurs.

M. Frank O'Dwyer, un des propriétaires des salles de billards "The Senate," vient de subir une opération pour l'appendicite, à l'hôpital-général. On ne sait si le malade sera réchappé.

Nous avons le plaisir d'annoncer que Madame Geo. Voyer, dont nous annoncions la maladie, est maintenant en pleine convalescence.

Notre ami, M. Geo Morin, du Petit Lac des Esclaves, a épousé, samedi dernier, Mlle S. Whiteley, d'Edmonton. Les *nouveaux* mariés sont partis le même jour pour le Petit Lac des Esclaves.

M. Jos Brunelle, de la "Northwest Land Co.," est de retour d'un long voyage danst l'ouest des Etats-Unis. Il rapporte qu'un grand nombre de canadiens établis là, sont décidés de repasser la frontière au printemps pour choisir des terres dans Alberta.

Hier soir, mercredi, avait lieu le grand bal des "Maccabés," dans la Salle Robertson. Ce bal a été un beau succès. Nous regrettons que l'espace *nous manque* pour faire une description des jolis costumes que nous y avons remarqués.

LA SESSION.

Les chambres d'Alberta *sont* convoquées pour le 15 mars prochain. Nos députés siégeront dans la grande salle de l'Ecole publique de l'Avenue MacKay.

MORINVILLE.

Notre moulin à farine vient de faire une vente considérable de fleur qui devra être expédiée dans le Nord d'ici à quelques semaines.

Mons. Alb. Ringuette, maire du *village*, vient d'être appelé à Edmonton pour remplir un office au gouvernement. Nos félicitations.

Mons. A. Parent, du Montana, est en promenade chez son beau-frère W. Pepin. Notre visiteur est tout à fait surpris de la température douce et agréable dont nous sommes favorisés. Mons. Parent se déclare enchanté du pays et à l'intention de se fixer définitivement au milieu de nous. Bienvenu.

Lundi dernier Mons. le curé a été appelé à St-Emile de Legal pour célébrer le mariage de Louis Léon Rémillard, machiniste, et Mlle Elisabeth Rémillard.

Le diner fut pris chez M. A. Rémillard, père de la mariée, au milieu d'une joyeuse assistance. Après le diner le jeune couple s'est embarqué pour Edmonton, et de là s'embarquera pour Emery, Wisconsin—voyage de noce et d'affaires en même temps. M. Rémillard règlera là quelques affaires et reviendra au printemps se fixer définitivement au milieu de nous. A l'heureux couple nous offrons nos meilleurs souhaits. Bon voyage et prompt retour.

L'autre jour MM. Jos Perras et J. A. Paquin ont été victimes d'un accident qui aurait pu avoir des conséquences sérieuses. Ils revenaient de Ste-Emérence, à la tombée de la nuit, quand tout à coup les chevaux prennent peur l'attelage se brise et les voilà à toute vitesse, laissant par terre MM. Perras et Paquin qui, heureusement, s'en sauvèrent sans la moindre égratignure. Ce n'est que le lendemain que les chevaux furent trouvés.

Mons. Joseph Roy est de retour d'une promenade de quelques semaines dans l'est. Il est enchanté de son voyage, et a ramené avec lui deux de ses enfants dejà jeunes gens, qui jusqu'ici ont vécu chez une tante dans la Province de Québec.

Mercredi dernier le Rev. J. Ald. Normandeau, curé de St Emile, était de passage ici. Il revient lui aussi d'un voyage de quelques semaines dans l'est, enchanté de son voyage sans doute, mais heureux de revoir le "Sunny Alberta" et de se trouver au milieu de ses chers paroissiens.

M. M. W. et J. Dechenes, T. Nobert nous arrivent apres avoir passé quelque mois sur l'arpentage du côté de la Pembina sous la direction de M. Montambeault.

LAC-LA-BICHE.

M. Pierre Laloueur, un vieux pionnier connu de tous, a été assez dangereusement malade pendant la semaine dernière. Le malade se rétablit assez rapidement et pourra de nouveau vaquer à ses affaires dans quelques jours.

M. Sylvestre Bourque est arrivé d'un voyage d'une douzaine de jours à l'est du Lac-la-Biche. Il était allé visiter ses chasseurs. La saison sera exceptionnellement bonne nous rapporte M. Bourque.

Nous jouissons toujours d'une température extraordinaire. Il n'y a pas de neige et chaque jour le soleil brille comme aux beaux jours du printemps.

FORT SASKATCHEWAN.

M. le Docteur Reid, d'Edmonton, vient d'ouvrir un bureau ici, où il se tiendra les mardis et jeudis.

Le maire Langworthy et M. Daniel sont revenus dimanche soir de Winnipeg où ils étaient allés avec l'excursion du C. N. R. Ils se déclarent enchantés de leur voyage.

M. R. Walton, de Calgary, vient d'être *nommé gérant* de la succursale de Cushing Bros, Ltd., ici.

Orphelinat Incendié

Prince Albert, Sask.— L'orphelinat catholique Saint-Patrice, pour les garçonnets a été en partie détruit par un incendie. Une trentaine de petits garçons seront privés de leurs lits ce soir. Les dégâts se chiffrent par cinq mille piastres environ. L'incendie a été causé par un calorifère surchauffé.

Incendie à Québec

Québec, 7.—Ce soir, vers sept heures, une alarme appelait toute la brigade du feu à St-Roch, pour combattre un incendie qui s'était déclarée dans la manufacture de chaussures de M. Drolet, autrefois occupée par MM. Jobin & Rochette.

Les dommages seront considérables. A dix heures l'incendie n'était pas encore sous contrôle.

"REVUE CANADIENNE"

Livraison de février

La Revue Canadienne nous arrive avec son intéressante étude sur Molière intitulée "Quelques aperçus sur Molière," qui se divisent en quatre parties : "La dernière pièce de Molière," Le pédantisme dans Molière," puis une charmante petite comédie : "Les Médecins de Molière," enfin quelques réflexions sur les gravures au nombre de quatre qui accompagnent cette étude.

NOTRE EDUCATION LITTERAIRE nous met en garde contre la critique trop souvent louangeuse des écrit de notre littérature canadienne, encore dans son aurore, ou plutôt sur l'absence de toute critique sérieuse. C'est un article à méditer pour tous les canadiens qui s'intéressent à notre littérature.

M. l'abbé Elie J. Auclair, continue dans ce numéro de février son intéressante et instructive promenade :" A Travers nos quarante ans." La Revue Canadienne, est en effet une mine inexploitée. Il est à désirer que ses éditeurs nous donnent bientôt une table complète de ces quarante années de manière que l'on puisse trouver facilement les sujets traités et les nom des auteurs.

AUTOUR DE LOURDES, par un auteur qu'il nous semble reconnaître parmi les collaborateurs ordinaires de la revue, mais qui n'a pas signé son nom cette fois, est un des articles les plus intéressants, et des plus curieux que nous ayons encore lu, dans la revue, ce qui n'est pas peu dire. C'est un étude de critique d'une série d'articles excessivement curieux parus dans la revue du Monde Catholique, qui depuis ont été tirés à part à un bien petit nombre d'exemplaires, qu'on peut se procurer en s'adressant à M. Leclaire. 200 rue de l'Université. Lisez d'abord cet article de la Revue Canadienne. et vous nous en direz des nouvelles. Cette étude doit se continuer.

"LES TUILERIES" dont nous avons vu le commencement dans la revue de janvier, continuent à passer devant nos yeux les differentes phases de leur construction.

A TRAVERS LES FAIT ET LES OEUVRES de M. Chapais, empruntent un intérêt tout particulier aux événements du mois.

MARCHE D'EDMONTON.

Beurre extra	25c., la lb.
Œufs	30c. frais.
Charbon	$3.50 à $4.00
Paille	$3.à $4. la char.
Foin de Prairie	$6.à $12 "
Mil	$10.à $16. "
Avoine	20, 22 et 25c.
Bœuf	2c. à 2½c. "
Volailles, — Canards,	10c.
Poulets de printemps,	10c.
Oies	10c.
Dindes	12½c. à 14c.
Orge	25 à 35c. le m.
Blé	63c.
Porc	4c. à 5c.
Mouton	5c.
Patates	40c. à 50c.